

*Bernard Galand*  
**Le silence**

roman

**BERNARD  
GALAND**



## **DU MEME AUTEUR**

*Mélissa* : éditions Lettres nouvelles, 1978 – Prix de la Critique, 1978

*L'Offense* : roman, éditions Denoël, 1999

*Le Festin de l'ombre* : roman, éditions Denoël, 2000

*Le Manifeste du sujet* : éditions Le Bord de l'eau, 2007

*La huitième invention* : roman, auto-édition Amazon, 2015

# **LE SILENCE**

Bernard GALAND

## CHAPITRE I

A vingt ans je me suis retrouvé avec une sacoche sur le ventre. Pour payer les hôtels et les restaurants qui marquaient les étapes du circuit que je parcourais avec mon car de touristes. A l'aller, le départ se faisait au village de vacances et j'embarquais, à l'aube, ceux qui avaient payé le supplément pour découvrir la Turquie entre Izmir et Istanbul, Smyrne et Constantinople. Après six jours d'excursion, je les laissais à l'aéroport, je déjeunais à toute vitesse et j'accueillais à la descente d'avion une nouvelle cargaison qui arrivait de Bruxelles pour faire le trajet dans l'autre sens. Encore six jours et je rentrais, avec mes Belges, au camp de vacances. Enfin, au village. Où je prenais deux jours de repos avant de repartir. J'ai fait cela pendant treize semaines, visitant toujours les mêmes sites et notamment les restes de Troie, près des Dardanelles. Treize fois Troie! Treize fois j'ai arpenté les mêmes ruines, avant de me baigner dans le détroit en fixant les collines grecques, avec une sorte de rage, tant elles me rappelaient que l'Occident était encore trop proche, que le monde que j'avais voulu quitter continuait à s'agiter là-bas, au bout de mon regard.

Sur la rive orientale, en revanche, les plaisirs ne manquaient pas. Lorsque je suis arrivé au camp avec l'avion de Paris qui amenait les premiers touristes, nous avons été accueillis par les animateurs et la troupe des comédiens qui avaient été embauchés pour l'été. Je devais avoir l'air tellement triste, tellement seul, que j'ai fait fondre une chanteuse danoise qui m'a immédiatement pris en mains. Quand elle a compris que je faisais partie, moi aussi, du personnel, elle n'est pas partie en courant, au contraire elle m'a séparé du groupe pour me joindre à ses amis. Nous avons pris un taxi collectif pour aller dîner dans le village de pêcheurs qui avait donné son nom à cet endroit et, sur la banquette arrière, elle a posé sa tête contre mon épaule en caressant mes lèvres avec ses doigts. Tout le monde semblait trouver ça normal. Moi aussi, d'ailleurs. C'était un soir de juin, le soleil avait du mal à se coucher et nous avons mangé des homards comme si c'étaient des crevettes. Avec les senteurs de l'Orient, le parfum de ma danoise et le fouet du vin blanc, j'ai commencé à sortir de mon hébétude, à oublier les mots que j'avais prononcés en quittant mon père.

Nous sommes rentrés assez tôt, ma nouvelle conquête devant chanter. La boîte de nuit avait été construite sur une éminence, au bord de l'eau. Autant que je pouvais en juger dans la nuit, les ouvertures immenses donnaient sur la plage et l'on pouvait entendre le murmure de la

mer quand la musique cessait. Elle a chanté en anglais, avec une voix rauque de scandinave et sans cesser de me regarder en souriant. Devant tous les touristes qui tournaient la tête pour me repérer. J'étais content. Je m'étais assis sur le muret, côté mer, je l'écoutais adossé contre un pilier et j'étais tout à fait bien, comme ça, à moitié dans l'ombre. A la fin de son tour de chant elle est venue me retrouver pour boire dans mon verre avant de m'embrasser. Elle avait des lèvres très douces et je le lui ai dit. Elle m'a demandé à voix basse ce que j'attendais pour partir d'ici avec elle, pour la porter jusqu'à sa chambre dans mes bras de héros. Alors le héros, qui s'effaçait toujours devant une femme, l'a soulevée d'un seul mouvement pour lui faire passer le muret en premier. Et elle est tombée dans un mètre de vase puante.

J'ai mis une heure à la sortir de là. Quand nous avons réussi à rejoindre l'allée qui conduisait aux bungalows, les luminaires à ras du sol n'ont pu nous cacher le désastre: elle était couverte d'une matière verdâtre, jusqu'à la taille. Elle m'a quitté en m'insultant, elle a même fait mine de me frapper quand j'ai voulu la suivre. Il est vrai qu'elle dégageait une odeur épouvantable. Mais quand même! Le lendemain je me suis installé à côté d'elle à la table du petit déjeuner, et elle m'a tourné le dos en feignant de ne pas me connaître, ce que je n'ai pas supporté. Cela m'est arrivé plusieurs fois, par la suite, de croiser des femmes qui s'appliquaient à l'indifférence deux jours après m'avoir tenu dans leurs bras, et je ne l'ai jamais accepté. Outre la muflerie, la bêtise et, pour tout dire, l'infantilisme de ce mauvais théâtre, j'y perçois un mépris de leur propre désir qui m'indigne absolument. Alors, ce matin là, j'ai refusé le caprice de ma chanteuse et je l'ai forcée à parler. Elle m'a tenu un discours confus, d'où il ressortait que dans la vie il n'y avait que deux attitudes possibles: avoir pitié de soi-même ou être très fort. Comme j'étais incapable, selon elle, de choisir entre ces deux possibilités, j'étais condamné à toujours échouer avec les femmes. Bon. J'avais peu de goût pour la philosophie de bistrot, surtout assénée à l'aube sur un rivage turc, et je l'ai quittée pour rejoindre le car qui m'attendait. Mon premier car de touristes.

J'ai tout de suite compris que ça n'allait pas être facile. Ils se disputaient pour occuper les bonnes places, ils faisaient tomber les sacs par terre et ils commençaient à s'injurier. Le chauffeur turc regardait en silence cette troupe de vacanciers qui avaient payé très cher pour s'engueuler, et l'aide chauffeur, un adolescent un peu rude, se grattait le pubis en souriant niaisement. J'ai été pris à parti par un ancien militaire qui m'a dit qu'il fallait un chef, nom de dieu, pour mettre de l'ordre dans ce bazar. Apparemment le chef, c'était moi. J'ai fait descendre toute cette volaille, je les ai alignés en rang par deux, et je les ai placés d'autorité en refusant de discuter. Le militaire, je l'ai installé dans le fond pour qu'il me surveille tout ça, nom de dieu. Quand le car a enfin démarré, j'ai saisi le micro pour préciser qu'il y aurait un roulement à chaque demi-journée et qu'en attendant, le premier qui m'emmerdait, je le laissais sur le bord de la route. Voilà. Et bienvenue en Turquie.

J'ai eu de la chance. Le vieux fou, sur sa banquette arrière, a trouvé ça formidable et c'est lui qui a lancé le signal des applaudissements. Ça m'a bien arrangé, ces claquements de mains, parce que justement je n'avais pas le temps d'avoir pitié de moi-même. Et qu'il ne me

restait plus qu'à être fort. Comme je l'avais été quand j'avais déclaré à mon père que je ne supportais plus ses discours et que je foutais le camp. Elle avait raison, ma Danoise, en fin de compte.

En attendant il y avait beaucoup de femmes seules, dans ce car. Et elles me regardaient avec des yeux humides. J'ai été stupide, mais seulement la première semaine. Avant même d'arriver à Istanbul j'ai compris que, si je continuais comme ça, j'allais périr d'épuisement ou sombrer dans une sorte de démence tant les passions se déchaînaient dès le crépuscule. Et je me suis contraint à une chasteté rigoureuse. Pour les cargaisons suivantes, parce que pour celle-là il était trop tard et mon seul souci était de revendiquer quelques heures de sommeil au bout de la nuit.

J'étais un peu hagard quand nous sommes parvenus devant le palace où nous devions résider à Istanbul. Le propriétaire de cet hôtel était un libanais du nom de Fehrit Bey. Il est resté stupéfait en me voyant mettre les touristes en rang, sur le trottoir, pour les empêcher de se ruer à la réception et de réclamer une chambre à grands cris. Il a été encore plus stupéfait quand il les a vu descendre à la salle à manger: depuis le premier soir, j'avais demandé qu'on s'habille pour le dîner, ne serait-ce que par respect pour les autochtones, qui ne devaient pas se payer le restaurant tous les jours et qui n'avaient sans doute pas envie que leur soirée soit abîmée par une troupe débraillée. D'autant que les femmes en short finissent toujours par parler trop fort. Contraints et forcés, ils avaient fini par s'habiller. Ma tyrannie avait pourtant ses limites, par exemple je n'avais jamais pu les empêcher de chanter dans le car. Ce retour à l'enfance devait être une loi du genre, au même titre que le sexe et le soleil. J'ignorais que ce n'était qu'un début. Au fil des années ce syndrome s'est aggravé au point que, dans les villages de vacances, les touristes se livrent aujourd'hui à toutes sortes de contorsions sous la conduite d'un animateur hilare. On appelle ça des "crazy signs" et, effectivement, c'est complètement fou. Que des adultes puissent se mettre les doigts dans les oreilles, en poussant des cris de canard, est tout de même bouleversant.

Fehrit Bey m'a regardé longuement pendant que je plaçais tout mon monde, et puis il m'a invité à dîner avec lui, à sa table. Il m'a déclaré que je changeais de chambre, que je quittais l'étage du petit personnel et qu'on était en train de transporter mes bagages dans une suite qui me resterait réservée pendant tout l'été. Il m'a montré le bar pour me dire qu'une bouteille de whisky m'y attendrait à chaque voyage. Enfin, il m'a assuré que je pouvais prendre tous les taxis que je voulais, à Istanbul, que ce serait toujours gratuit pour moi, il suffirait que je prononce son nom. Et il s'est mis à rire quand je lui ai dit que ça, ce n'était pas possible. Il avait raison de rire, parce que tout était possible en Turquie. Surtout pour lui, qui était un véritable seigneur dans cette ville. Et comme il était féodal jusqu'au bout des ongles, il ne voyait pas le problème : si un chauffeur de taxi faisait des histoires, je n'aurais qu'à le lui signaler et il n'aurait plus sa licence. Mais ça n'arriverait pas.

De l'autre côté du restaurant, les touristes me regardaient manger la langouste qui n'était pas à leur menu et je les sentais un peu agacés. En plus, il fallait qu'ils se dépêchent parce que la

guide officielle de l'office du tourisme les attendait. Pour les emmener au "Caravansérail", le Lido d'Istanbul, une boîte où ils allaient s'ennuyer et dépenser beaucoup d'argent. Ce qui m'a donné deux idées. Mais il me fallait de l'aide et je me suis tourné vers Fehrit. J'ai vu ses yeux briller tandis que je lui expliquais mon affaire, et en souriant il m'a donné rendez-vous pour le petit déjeuner.

Le lendemain matin, comme je m'y attendais, ma troupe avait la mine grincheuse. La danse du ventre n'avait pas provoqué la moindre érection, en revanche les consommations, et notamment un champagne douteux, avaient sévèrement ponctionné les réserves en livres turques. Tant et si bien qu'ils devaient aller à la banque avant de faire leurs courses au Bazar. C'est là que je suis intervenu. J'ai acheté leurs francs à un tarif un peu plus avantageux que celui du cours officiel. Un peu plus avantageux pour eux. J'aurais dû perdre de l'argent, dans cet échange, mais j'avais remarqué que la Banque Ottomane qui avait décidé, unilatéralement, de déprécier notre monnaie, n'avait pas été suivie par les autres places financières. Si bien que le franc avait gardé sa parité ailleurs, et notamment à Beyrouth où Fehrit avait ses affaires. Il m'a avancé la mise de départ, un gros paquet de livres accompagné d'un regard d'acier au cas où j'aurais eu l'idée de partir avec, et nous avons joué sur les taux de change pendant des semaines. J'avais les touristes, donc les devises, et il avait la filière bancaire. Ça l'amusait beaucoup de voir mon air effaré quand il me donnait ma part, tous les quinze jours. Ce qui l'amusait encore plus, c'était ma deuxième idée.

Et pour cela, il m'avait présenté Selim, un Turc d'une trentaine d'années qui m'a d'abord regardé avec méfiance quand il a appris que je n'étais même pas majeur. Il a changé d'avis quand je lui ai annoncé que non, on ne partagerait pas cinquante-cinquante, mais soixante-quarante. Soixante pour moi, évidemment. Ça l'a soulagé et, pour me montrer que tout allait bien, il m'a emmené au Bazar où il m'a présenté des commerçants avec lesquels nous avons vite fait affaire: pour les touristes qui se réclameraient de moi, je toucherais quinze pour cent. Normalement c'était dix, mais puisque j'étais un ami de Fehrit Bey, alors d'accord ce serait quinze. Sans compter les gauloises sans filtre, qui étaient introuvables dans le commerce officiel, et qu'on me fournirait dès la semaine prochaine.

Le Bazar, c'était bien, mais ça n'avait rien à voir avec mon idée. Et le soir nous sommes partis en chasse, Selim et moi. En prospection, plutôt. Tout était bouclé quand nous sommes rentrés, au petit matin. Tout était prêt. Mais c'était le jour de la permutation, je devais accueillir un plein chargement de Belges que je n'aurais pas le temps de bien connaître avant de quitter Istanbul, et nous avons décidé d'attendre mon retour avec le troisième convoi, dans une quinzaine, pour nous lancer. Car l'affaire n'était pas simple, et il me faudrait bien les cinq jours du voyage pour convaincre tout mon monde.

A l'aéroport les hystériques se sont livrées à des scènes indécentes avant de me quitter. Le militaire m'a serré contre lui en me tapant dans le dos et en me demandant si je ne voulais pas faire une carrière dans l'armée. Parce qu'on avait besoin d'hommes comme moi, nom de dieu. Et je lui ai dit que nom de dieu, non merci. Quand leur avion a enfin décollé, j'ai invité le

chauffeur du car à déjeuner. L'aide chauffeur ne mangeait pas avec nous, il était tout seul à une table voisine, comme c'était la coutume dans ce pays. De même qu'il se faisait puissamment sodomiser par son patron, toutes les nuits, depuis notre départ. Mes conquêtes, qui entendaient ses gémissements dans la chambre voisine, étaient d'abord choquées avant de soupirer en me regardant d'un drôle d'air. Ca leur portait aux sens, forcément, ce qui ne m'arrangeait pas vraiment, car je finissais par tomber d'épuisement. Et pour tout dire, je lui en voulais un peu au chauffeur. Cependant, j'avais à lui parler affaires.

Avec les Belges, et grâce à mon vœu de chasteté, le voyage de retour fut plus reposant. Comme je visitais les sites pour la deuxième fois, je me suis épargné les cris d'extase devant des mosaïques en lambeaux ou le piétinement appliqué en face des vieilles pierres. Je n'allais plus qu'aux endroits où quelque chose m'appelait, car contrairement à ce que l'on croit, ce n'est pas la nouveauté qui séduit mais les retrouvailles. Il ne s'agit pas de découvrir, mais de reconnaître un écho qui était déjà en nous. Ainsi en est-il de la musique. Ainsi devrait-il en être des musées, qu'il ne faudrait visiter que pour retrouver un tableau dont la vibration commence à se perdre. A Pergame, je savais qu'une femme m'attendait. C'était une petite statuette en terre cuite, oubliée dans une vitrine poussiéreuse, dont la grâce m'avait atteint au premier regard. Elle souriait en penchant la tête, et l'artiste avait réussi à rendre l'élégance de son chignon, noué bas sur la nuque. Il y a plusieurs milliers d'années, un Romain était tombé amoureux de cette femme au charme mystérieux. Il ne restait plus rien de leurs amours, plus rien que ce morceau d'argile à jamais silencieux. Et cela me plongeait dans une tristesse profonde. Plus je la contemplais, plus j'avais le sentiment que cette inconnue m'était destinée depuis toujours, et qu'il y avait eu une erreur quelque part, que le monde était bien ce chaos que je pressentais depuis l'enfance. Jamais je ne retrouverais ce sourire là.

Au village de vacances, la chanteuse danoise ne savait plus parler français quand elle me croisait. Ce qui n'avait pas grande importance, je sentais bien qu'il y aurait toujours un mètre de vase entre nous, et j'ai profité de cette incompréhension entre les sexes pour dormir. Si bien que j'étais en pleine forme pour mon troisième voyage. Il le fallait parce que, cette fois, j'allais devoir jouer finement. Si je réussissais mon coup, le bouche-à-oreille fonctionnerait pour les cargaisons suivantes, sinon tout tomberait à l'eau.

Les deux premiers jours, je les ai brutalisés comme j'en avais pris l'habitude, et quand nous sommes arrivés à Pergame, ils étaient mûrs. Je les ai laissés jouer dans le hammam de l'hôtel pendant que, de mon côté, je retournais voir la femme du musée, la femme des amours impossibles. Elle souriait toujours, dans sa robe de terre cuite, et je lui ai dit que je reviendrais chaque semaine. Pendant le dîner j'ai échangé mes livres contre les francs que je donnerais à Fehrit, puis j'ai commencé à leur parler d'Istanbul, de la guide officielle et du Caravansérail qui n'était qu'un piège à touristes. Mais, bien sûr, maintenant que je les connaissais, je savais qu'ils ne se feraient pas avoir comme les autres gogos, comme les touristes allemands, par exemple. En revanche, si ça les intéressait, je pouvais leur organiser une soirée authentique, quelque chose de tout à fait particulier. Non, je ne voulais pas leur dire de quoi il s'agissait, c'était une



surprise. Il fallait me faire confiance. En plus, c'était beaucoup moins cher que la soirée officielle. Mais payable d'avance. En francs ou en livres.

A l'arrivée à Istanbul, ils avaient tous payé. Les femmes seules avaient été les premières à fouiller dans leurs sacs en battant des paupières. Il faut dire que je les avais beaucoup déçues, mais comme elles ne pouvaient pas se l'avouer, elles rachetaient leur frustration en liquide. Les autres avaient suivi en me jetant des regards dubitatifs. Et je n'étais pas très fier quand la guide est montée dans le car avec son carnet à souches. Et qu'elle est redescendue, folle de rage, sans avoir vendu un seul ticket. Selim m'attendait au bar de l'hôtel, et quand je lui ai dit que j'avais tous mes clients avec moi, il a éclaté d'un rire parfaitement oriental. Un de ces rires qui contient toute la dérision du monde.

Après le dîner, j'ai réuni toute la troupe dans le hall pour vérifier que personne n'était en short, et en route vers le car. Quel car? Le nôtre bien sûr. Je donnais au chauffeur l'équivalent de son salaire mensuel pour chaque soirée que j'organais. Pas seulement pour qu'il nous conduise, mais pour qu'il trafique le compteur kilométrique qui était vérifié au village, entre deux aller et retour.

La prière du soir à la mosquée. C'était notre première destination. L'imam distribuait des foulards aux femmes et les envoyait dans le gynécée, au premier étage. Les hommes restaient en bas, derrière les autres, sans chaussures. En 1966, c'était encore possible. Ça durait une petite demi-heure, et puis on repartait vers le car. Dans un silence pesant. Ils se demandaient si je n'étais pas un peu dérangé, si je ne confondais pas une virée orgiaque avec une pieuserie en chaussettes. Mais ça faisait partie de la mise en condition.

Je prenais le micro pour les prévenir que nous allions rouler un moment, le long de la mer Noire. Et, pour être plus précis, que nous allions nous rapprocher de la Bulgarie communiste. Emois garantis. C'est tout juste s'ils ne se penchaient pas par les fenêtres pour apercevoir le rideau de fer. Mais où nous emmène-t-il, à la fin? Dans un jardin. Un jardin éclairé par des torchères qui se succédaient jusqu'à la plage. Parce que le spectacle se donnait en bas, sur le sable que des projecteurs illuminaient. On s'installait autour des tables qui nous étaient réservées, juste au bord de la lumière, pour fumer un narguilé pendant que des hommes nous servaient le thé avec des mouvements tellement amples qu'on se demandait comment ils faisaient pour ne pas en mettre partout. Certains soupiraient en murmurant que c'était un peu plus gai que la mosquée, mais qu'on ne risquait pas encore la crise de foie. Puis ils se taisaient, parce que la danse du sabre commençait. Et celle-là ne ressemblait pas à ce qu'ils avaient vu pendant les étapes de notre voyage. Les sabres s'entrechoquaient avec une violence terrible, envoyant des étincelles jusque dans nos tasses, et les danseurs évoluaient avec une telle rapidité qu'ils n'avaient pas droit à la moindre hésitation. C'était une véritable danse de mort. Le silence, autour de nous, était assez épais. D'ailleurs, en regardant bien, il n'y avait que des hommes dans cet endroit. Que des Turcs. Les femmes que j'avais emmenées commençaient à frissonner et à tirer sur leur narguilé avec une certaine frénésie. D'autant qu'après la danse du sabre, c'était la lutte. Deux hommes, presque nus, se battaient jusqu'à ce que l'un d'entre eux ne puisse plus se relever.

Et apparemment tous les coups étaient permis. Ils étaient même fortement recommandés parce que cette fois la foule, qui avait parié, grondait et hurlait pour encourager les champions. Au bord de l'arène ça commençait à sentir nettement la sueur et, de temps en temps, le sang giclait.

De retour dans le car, épuisés par toute cette violence, ils étaient d'une humeur moins acide. Certains s'endormaient même. Il faut dire que je faisais mettre dans les narguilés de quoi apaiser les nerfs, je ne voulais pas prendre le risque d'une crise d'hystérie à la frontière bulgare. A Istanbul, le car s'arrêtait devant l'hôtel et ils se levaient tous en croyant que les réjouissances étaient terminées. Grave erreur. Nous ne faisons une halte que pour ceux qui étaient trop fatigués. Ou pour les âmes sensibles. Parce que maintenant c'était l'heure des choses vraiment sérieuses. Personne ne descendait, évidemment. Alors on repartait vers le quartier chaud. Pour rejoindre le "Wagon Bleu", un night-club où des tables nous attendaient, au bord de la scène.

C'était ce qui nous avait le plus fatigués, Selim et moi. Trouver une boîte qui accepte de proposer le spectacle que je désirais, en supprimant tout ce qui était ennuyeux comme les claquettes, les jongleries ou l'exhibition en patins à roulettes. Une ou deux danses du ventre, d'accord, mais ensuite du strip-tease, du strip-tease, et encore du strip-tease. Et du strip-tease intégral, sans ficelle. Ca n'avait pas été facile. Et nous n'avions trouvé le "Wagon Bleu" qu'à la fin de la nuit, après avoir écumé tous les rades d'Istanbul. Le patron m'avait regardé d'un air effaré, en se demandant comment un jeune puceau pouvait exiger des choses pareilles, et à des conditions financières aussi humiliantes. Mais le jeune puceau amenait quarante touristes par semaine. Et je lui ai fait comprendre que, n'ayant pas le temps d'avoir pitié de moi-même, je n'avais pas le temps d'avoir pitié des autres. Ni de lui, ni des filles qui essayaient de cacher leur cellulite en prenant des poses obscènes. Alors, nous avons fait affaire. D'ailleurs les poses obscènes, je trouvais ça très bien. Est-ce que les filles ne pouvaient pas, en même temps, se verser de l'eau sur le corps? Oui, avec une cuvette en plastique, c'était parfait. Non, l'eau froide n'était pas nécessaire, la chair de poule ce n'était pas terrible. Le matin, en rentrant, j'avais raconté à Selim que mon père aurait une attaque s'il savait dans quoi je m'étais engagé. Il faut dire qu'il avait été séminariste avant de devenir banquier et de se marier. Ma mère ? Je n'avais aucun souvenir de ma mère. Elle avait disparu avant même que je n'aie eu le temps de m'y faire. Et j'étais resté seul avec mon père, ce qui l'avait empêché de devenir curé. Oui, l'Occident était bizarre. Aussi bizarre que de rêver chaque nuit d'une femme qui me souriait en penchant la tête et qui murmurait qu'elle m'attendait depuis des siècles dans un musée à l'abandon. Mais ça, je ne l'ai pas dit à Selim.

Et donc, semaine après semaine, mes touristes ont regardé cette chiennerie. Sans remords, puisqu'ils n'étaient pas prévenus et que le coupable, c'était moi. Ils ont regardé ça en buvant du champagne ou du whisky, pendant que derrière eux des hommes haletaient dans les compartiments qui avaient donné son nom à ce night-club. En plus j'avais bien fait les choses, je leur confiais que tout était gratuit, qu'ils pouvaient boire autant qu'ils le voulaient. Et je laissais traîner, sur les tables, des cartes où les consommations étaient affichées à des prix qui n'avaient rien à voir avec ce que je payais réellement. Ils sortaient de là troublés mais reconnaissants, ils

avaient eu du sexe et de l'alcool sans avoir l'impression de se faire plumer. Pendant ce temps, mon bénéfice était hallucinant, et Selim n'était pas loin de me considérer comme le fils spirituel de Fehrit Bey.

J'ai eu quelques problèmes, évidemment. J'étais de connivence avec une stripteaseuse à qui j'indiquais, d'un regard, l'homme qu'elle pouvait inviter sur scène pour le déshabiller à son tour. Une fois, c'était avec un car de Belges, j'ai fait une erreur et j'ai envoyé à l'effeuillage un débile qui m'avait particulièrement cassé les pieds. Il a failli violer la fille qui lui enlevait son pantalon, il a fallu qu'on se mette à plusieurs pour le sortir de sa crise de rut en lui maintenant la tête sous l'eau. Le patron était furieux, c'était un coup à déchaîner tous les hommes qui se frottaient en grognant contre les banquettes dans l'obscurité. Une autre fois, c'est mon chauffeur qui m'a lâché. Nous étions déjà dans le hall de l'hôtel, en train d'attendre le car, quand on m'a appelé au téléphone. C'était lui. Il était coincé sur la rive orientale, de l'autre côté du Bosphore. Et il n'y avait pas de pont, à l'époque. Donc, c'était fichu. Quoique, si je doublais son salaire, il pouvait être là dans deux minutes. Je lui ai dit de rester en Orient, qu'il pouvait même disparaître dans l'Asie profonde, et qu'il aille pédiquer son aide chauffeur jusqu'en Anatolie. Quand j'ai raccroché, les touristes s'impatientaient derrière moi et certains commençaient à raconter qu'ils s'étaient fait arnaquer. En plus, il y avait urgence parce que la prière du soir ne nous attendrait pas. C'était la catastrophe. Et puis j'ai entendu un énorme coup de klaxon dans la rue, devant l'hôtel. C'était Selim, au volant d'un magnifique car pullman, rutilant et climatisé.

Il l'avait volé, cet engin. Dans le garage où se trouvait notre propre car, celui dont le chauffeur avait gardé les clefs. En revanche le pullman avait toujours ses clefs, et Selim était parti avec. Je l'ai regardé longuement, j'étais sûr qu'il n'avait pas de permis pour conduire ce monstre, sans parler du vol, des assurances, des contrôles de police et de tout ce que l'on voudra. Je l'ai regardé longuement et j'ai fait monter les touristes. L'homme libre est celui qui n'a pas peur de mourir, écrivait Hegel. J'ai eu peur, quand même. J'ai été dévoré par l'angoisse toute la soirée, et ça devait être contagieux parce que l'un des danseurs a été blessé par un coup de sabre. Mais tout s'est bien passé, en fin de compte, et après le strip-tease les touristes sont allés gentiment se coucher. Selim et moi nous avons ramené le Pullman à sa place, dans le garage, en faisant une marche arrière audacieuse. De retour à l'hôtel nous avons vidé la bouteille de whisky qui m'attendait au bar et, à chaque verre, nous répétions gravement que nous l'avions fait, que nous avions osé le faire. A la fin, complètement ivres, nous avons partagé l'argent en riant comme des malades. Et j'ai ajouté à sa part le salaire du chauffeur.

Celui-là, il faisait une drôle de tête, le lendemain matin. Il est venu me voir pendant que je prenais mon petit-déjeuner, il n'a pas voulu s'asseoir, il est resté debout pour me demander de lui pardonner. En se courbant un peu, il a murmuré que si j'étais d'accord pour qu'on recommence comme avant, il prendrait moins cher, c'était normal. Et puis il est retourné m'attendre derrière son volant. J'ai allumé une cigarette, une gauloise sans filtre qui venait du Bazar, et j'ai pensé qu'il était peut-être temps de mettre un terme à mes exploits, que ma liberté ne valait pas ce prix là. C'est tellement facile d'être un salaud. Tellement facile et tellement nul.

Ce n'était pas l'avis de Fehrit. Quand il a appris toute l'histoire, il m'a regardé en plissant les paupières et il m'a invité à dîner dans le meilleur restaurant de la ville. La table qu'il voulait était sur un balcon qui surplombait la Corne d'Or. Un couple y était déjà installé mais, en nous voyant approcher, ils se sont levés pour nous céder la place. On ne discutait pas avec Fehrit Bey. Lui, en revanche, désirait parler avec moi. Il commençait à être vieux, il n'avait pas de fils, il était saisi par l'angoisse du féodal qui se sent mourir sans descendance. Il voulait que je reste à Istanbul pour m'occuper de ses affaires. J'étais comme lui un étranger dans cette cité. Mais le Bazar commençait à me connaître, j'avais appris à compter en turc et il y avait quelque chose dans mes yeux. Quelque chose qui faisait que la ville s'ouvrait devant moi comme un ventre de femme.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire avant de regarder ses yeux à lui. Des yeux sensuels, où le désir le disputait encore à la fatigue de vivre. Derrière tout cela, l'ombre de ses amours mortes. Et une solitude irrémédiable. En dessous de nous brillaient les lumières des navires qui s'étaient engagés dans la Corne d'Or pour décharger leurs marchandises. Des embarcations à faible tirant d'eau car il y avait peu de fond. Soliman avait fini par le comprendre et quand sa flotte avait réussi à pénétrer ce bras de mer, c'avait été la fin de Constantinople et de l'empire chrétien d'Orient. C'était il y a cinq cents ans, c'était hier. Les citadelles imprenables se donnent toujours à celui qui vient d'ailleurs. Il avait raison, Fehrit, moi aussi je venais d'ailleurs.

J'ai continué à fixer ses yeux, des yeux sans rides car il ne souriait jamais, et je lui ai déclaré que je ne pouvais pas rester. Que je n'étais venu ici que pour me séparer de mon enfance, que la Turquie m'avait servi de rite de passage. J'avais dans ma poche une lettre qui avait dû coûter quelques efforts à mon père. Il me demandait de revenir. Il m'avait loué une chambre chez une vieille dame, à Paris, pour que je puisse continuer mes études en étant libéré de la rigueur des internats. En attendant, je pouvais rentrer à la maison. Ça ne m'amusait pas de rentrer dans cette ville de province, même si elle était au bord de la mer. Ça m'amusait encore moins de retrouver la maison que j'étais parvenu à quitter après une scène orageuse. Mais on sentait une telle détresse, entre les lignes de sa lettre, qu'il m'était difficile de l'ignorer.

J'ai dit à Fehrit que j'avais déjà un père. Il a baissé les paupières, un instant, avant de signer l'addition. Je me suis arrêté à Pergame, comme d'habitude, avec mon dernier convoi. J'ai dit adieu à la femme éternellement murée dans le silence de l'argile. Je lui ai avoué que je n'en aimerais jamais d'autres, que peut-être je ferais semblant mais qu'en vérité je n'aurais de pensée que pour elle. J'ai ajouté que j'étais vraiment triste de ce rendez-vous manqué, qu'à deux mille ans près nous aurions pu nous rencontrer. Elle m'écoutait en gardant le même sourire, toujours aussi séduisante dans la longue robe qui lui dénudait une épaule. Une robe qui avait été rose pâle, je le voyais à quelques traces que le temps n'avait pas réussi à effacer.